

Le village japonais

Je n'ai pas encore assez vu de village japonais pour en donner une appréciation générale bien précise. Cependant de tous ceux que j'ai vus jusqu'ici, j'ai une impression qui, si je m'abuse, réunit bien des traits communs et qui ne s'altérerait guère, si elle comptait encore les traits des autres villages du pays au Japon, m'a-t-on dit, personnes, maisons, villages, villes, tout se ressemble.

Or cette impression, la voici :

Le village japonais n'a rien qui charme notre regard. Comme il diffère du village canadien ! Celui-ci est si coquet ! Soit qu'il groupe ses maisonnettes aux couleurs fraîches dans une vaste plaine embaumée des odeurs des foins et des blés, soit qu'il les accroche aux flancs onduleux et verdoyants d'une colline, soit qu'il les déroule comme un grand chapelet le long des sinuosités capricieuses d'une rivière, toujours il est pittoresque, toujours il est charmant, enchanteur, surtout la flèche de son église qui domine toutes les habitations, autour de laquelle celles-ci se rassemblent comme des petits poussins autour de leur mère ; comme elle s'élève fière et douce dans les airs ! On dirait une reine. A la voir, on la trouve si belle qu'on l'aime irrésistiblement, car on sent que c'est elle qui nourrit, c'est elle qui protège, c'est elle qui défend, c'est elle qui procure le vrai bonheur et la vraie joie dans la charité, seule loi de la vie chrétienne.

Au village japonais, hélas ! rien de tout cela : ni le site, ni les maisons n'ont rien de pittoresque, rien de charmant.

Le site est rarement bien choisi. Le village est presque toujours construit dans la plaine, bien rarement dans les montagnes, pourtant si nombreuses ici. C'est étrange. Cependant il y a une raison. Au Japon, la principale industrie étant le riz et celui-ci ne se cultivant que dans l'eau, il est naturel que l'on choisisse de préférence les terrains plats pour y construire les rizières et conséquemment pour y établir les groupements des maisons. Mais alors rien de plus misérable que l'aspect de ces villages : on les dirait perdus au milieu de marais interminables.

Encore si les maisons du village étaient jolies ! Mais d'ordinaire elles sont réellement pitoya-

bles. Construites, partie en bois, partie en papier, ou même façonnées de paille ou de terre, ce sont plutôt des huttes que des maisons.

Ce qui est le plus désolant c'est que rien ne domine le village. Rien de saillant, rien en relief, pas d'unité par conséquent dans le spectacle : uniformément des petites maisons basses, rassemblées, pour ainsi dire, fortuitement, comme un troupeau dans un parc.

Il y a pourtant un temple païen, mais il est toujours à l'écart du village, comme le pharisien d'autrefois, fier, hautain, dédaigneux, craignant toujours de se contaminer au contact d'un peuple qu'il méprise tout en l'exploitant à son profit.

Il y a encore une autre maison qui remplace plus ou moins avantageusement le clocher du village canadien, ou même ici le temple païen : c'est le théâtre. Lui, il n'est pas si scrupuleux que le temple, ou plutôt, il est plus grossier dans sa perfidie : il est bien au milieu du village, du moins il a la facile obligeance de se placer à proximité des groupements les plus serrés. Presque chaque village a ses théâtres, où la cinématographie, déjà partout comme ici, donne à un auditoire toujours nombreux l'enseignement que l'on devine.

Qu'il y a loin d'ici au spectacle du village canadien ! Ici encore les rôles sont renversés. Au milieu du troupeau, il n'y a pas de pasteur qu'un loup déguisé. Ce n'est plus la poule qui cache avec soin ses petits sous ses ailes, c'est un vautour qui dévore avidement des œufs abandonnés.

Oh que c'est triste un village païen !... La nature y est morne, silencieuse, rêveuse ! On dirait qu'elle pleure ! Et le peuple, lui, est sans idéal, sans conviction, ignorant, insouciant, terre-à-terre. Il vit sans savoir d'où il vient et où il va. Il mange, il boit, il dort, il engendre, il travaille, et c'est tout. Mais les brutes n'en font-elles pas autant ?

Et pourtant ces païens ont aussi une âme rachetée par le sang de Jésus-Christ, une âme qui aimerait le bon Dieu si elle le connaissait, une âme qui possède malgré tout de grandes qualités et de grandes ressources et qui pourrait elle aussi pratiquer les vertus évangéliques, s'il y avait quelqu'un pour lui en montrer la voie. Oh ! quand donc y aura-t-il ici assez de missionnaires pour enseigner à ce peuple le chemin du salut ? Quand donc verrons-nous